

# Réflexions autour du quotidien d'un enseignant haïtien

Joël Saintiphath enseigne depuis trois ans la philosophie et la littérature au niveau secondaire à Desarmes, en Haïti. Il se forme actuellement pour devenir formateur d'enseignants.

## Joël Saintiphath

**Q**u'est-ce qui a pu motiver ma décision de me lancer dans l'enseignement? Talent? Destin? Amour du métier? A-t-il été question, même en classe terminale, que je fasse ma carrière dans le domaine de l'enseignement? À cette question, je réponds très sincèrement par la négative. J'ai tout simplement fait un choix à la hauteur de mes moyens et de mes possibilités.

Quand j'étais jeune, mon rêve était de devenir avocat, agronome ou médecin. Ces professions, qui permettent de jouir d'une bonne situation économique, confèrent à ceux qui les pratiquent une position sociale respectée. En fait, la plupart des jeunes Haïtiens aspirent à être soit agronome, soit médecin, mais ce rêve ne se réalise que très rarement. Pour ma part, j'ignorais qu'étudier dans ces domaines coûtait très cher – trop pour moi. Alors j'ai imaginé qu'un choix raisonnable serait la communication sociale, la psychologie ou la sociologie. Mais où étudier ces matières en Haïti? Il n'y a que Port-au-Prince qui offre ces possibilités avec garantie d'une vraie formation. Conscient qu'une vie à la capitale dépassait les moyens économiques de mes parents, j'ai décidé d'étudier les sciences de l'éducation dans le chef-lieu de mon département, Gonaïves. Aujourd'hui, je suis fier d'être licencié et d'exercer le métier d'enseignant depuis trois ans.

Mes débuts dans l'enseignement ont été une dure confrontation avec une nouvelle réalité. Comme élève, je côtoyais bien mes professeurs, mais je n'avais pas conscience des problèmes qu'ils géraient au quotidien: des espaces inadaptés à l'enseignement, des élèves mal nourris, des classes très hétérogènes qui peuvent compter jusqu'à quatre-vingt élèves, une grande difficulté d'accès à du matériel d'enseignement. Aujourd'hui, je vis cette réalité de l'intérieur. Il est réellement difficile de satisfaire aux exigences pédagogiques de la profession.

Par exemple, le ministère de l'Éducation nationale nous demande d'appliquer l'approche par compétences, mais aucune véritable formation n'a jamais été donnée à ce sujet-là. De plus, certains des textes du programme sont introuvables, les prétendus manuels qui



sont disponibles ne sont conformes ni aux exigences ni à la logique du programme. Souvent, je me retrouve obligé de préparer mes propres outils de travail que je dois ensuite multiplier en puisant dans mes propres ressources personnelles.

Je trouverais normal de faire ces efforts si je sentais de la reconnaissance pour mon travail. Mais le plus difficile pour moi, c'est de devoir affronter toutes ces difficultés pour un misérable salaire. Or, si je ne fais pas de gros efforts d'économie, mon revenu me permet uniquement de me nourrir. C'est d'autant plus difficile que notre apparence extérieure doit toujours être impeccable. En Haïti, le professeur doit s'habiller décemment, ce qui signifie un pantalon, une chemise et souvent une cravate. Et nous ne pouvons bien entendu pas mettre la même chemise chaque jour. Tout cela nous coûte cher. Au vu de tous les défis du quotidien, ces beaux vêtements me donnent le sentiment de vivre dans une hypocrisie: il faut faire semblant que tout va bien alors que c'est loin d'être le cas.

Malgré tout, jusqu'à présent, je m'en suis sorti grâce à ma bonne formation initiale, à mon sens de l'adaptation et aux séminaires de formation continue qui m'aident à donner le meilleur de moi-même. J'ai de l'amour pour la tâche, mais comme tous mes collègues, je me demande régulièrement si je pourrai continuer à l'exercer sans une vraie valorisation de ce que je fais.